

Peter Raedts, Die Entdeckung des Mittelalters. Geschichte einer Illusion. Aus dem Niederländischen von Klaus Jöken und Stefanie Schäfer. Gekürzte deutschsprachige Ausgabe, Darmstadt (Verlag Philipp von Zabern) 2016, 431 S., ISBN 978-3-8053-4976-5, EUR 49,95.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Klaus Oschema, Princeton, NY

En 2008, le médiéviste Valentin Groebner réfléchissait dans un essai visant un large public sur le rôle du Moyen Âge et de l'histoire médiévale dans les sociétés contemporaines. Selon ses propres dires, cet essai intitulé «Le Moyen Âge ne finit pas» résultait d'une inquiétude devant le décalage croissant, et quelque peu paradoxal, entre l'immense popularité dont cette époque jouit auprès d'un public toujours plus nombreux – «foires médiévales», romans et films historiques, jeux vidéo – et la marginalisation progressive des études académiques correspondantes (cf. le compte rendu critique de Ludolf Kuchenbuch dans la revue »[Rechtsgeschichte – Legal History 20 \(2012\)](#)«). De fait, et même si ces réflexions ne sont pas entièrement nouvelles, il semble que les publications se multiplient qui traitent de la genèse, du développement et des différents rôles de l'»histoire médiévale«, des différents »Moyen Âges« construits au cours de l'époque moderne ainsi que de la valeur de l'analyse scientifique de cette époque lointaine pour le monde contemporain. Mais faut-il y voir un signe du désarroi des médiévistes, ou plutôt celui d'un renouvellement et repositionnement des études médiévales face aux questions d'aujourd'hui?

La monographie de Peter Raedts s'intègre en tous cas bien dans ce courant, et sa perspective complète en quelque sorte l'ouvrage récent de [Tommaso di Carpegna Falconieri](#) qui vient de paraître en traduction française. Ce dernier se concentre avant tout sur l'utilisation du Moyen Âge dans les idéologies des XX^e et XXI^e siècles et souligne l'importance d'une ouverture des médiévistes envers l'analyse des »médiévalismes« contemporains. Raedts s'intéresse, quant à lui, aux périodes antérieures, de l'invention initiale du »Moyen Âge« aux différents courants de pensée qui s'y réfèrent notamment au cours du XIX^e siècle, avec quelques brefs coups d'œil sur le siècle suivant.

La valeur innovatrice de l'ouvrage réside moins dans les faits qu'il présente et analyse, déjà bien connus pour partie, que dans sa perspective. L'auteur organise les parties centrales de sa présentation selon trois mots-clefs: »authenticité« (»Echtheit«, p. 147–193), »particularité« (ou »spécificité«; »Eigenart«, p. 195–266) et »communauté« (»Gemeinschaft«, p. 267–343). Ces trois parties sont précédées de trois chapitres préliminaires: l'introduction proprement dite (p. 15–34) pose d'abord, entre autres, la question de l'altérité médiévale. Puis un chapitre intitulé »première exploration« (»Erste Erkundung«, p. 37–88) évoque la genèse du concept de »Moyen Âge« chez les humanistes et son utilisation comme une »notion de combat« à l'époque moderne – de façon

partagée par la majorité des auteurs de la période, malgré toutes les différences qui séparent les constructions historiques des catholiques et des protestants (p. 44–52). Raedts souligne bien la diversité des images de l'époque, qui variaient non seulement selon la confession des auteurs, mais aussi selon leur nationalité: au cours du XVIII^e siècle, le Moyen Âge devint cependant important dans toutes les régions entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne (l'auteur se concentre sur ce cadre géographique), où on l'identifiait comme le berceau des différentes nations. La notion de »découverte« (»Entdeckung«, p. 89–145) introduit ensuite la période autour de 1800, qui vit s'établir une tension caractéristique entre deux attitudes envers l'époque médiévale, à la fois contradictoires et interdépendantes, qui se trouvent aussi bien chez les représentants des Lumières et les romantiques. Cette ambivalence pointait déjà dans les écrits de l'historien écossais William Robertson dessinant l'image d'un temps de déchéance et de moindre valeur, tout en soulignant son importance pour l'histoire européenne dans son ensemble (p. 95). Même Voltaire reconnaissait certains éléments de progrès dans cette période »barbare« (p. 99). Mais selon Raedts, la vraie »découverte« du Moyen Âge eut lieu autour de 1800, avec l'établissement définitif de cette tension si caractéristique. Puis vint s'ajouter à cette ambiguïté, au cours des décennies suivantes, le fait que le Moyen Âge fut invoqué dans de nombreux contextes par toutes sortes d'auteurs qui s'en inspiraient afin d'adresser les problèmes de leur propre temps.

Les trois parties suivantes du livre forment le noyau de la démonstration: à partir de la fin du XVIII^e siècle, le Moyen Âge put être décrit comme l'époque de l'authenticité des peuples européens, dont les idéologies nationales soulignaient la valeur singulière (dans une sorte de »famille de nations« dont les membres pouvaient certes rivaliser, comme l'a montré Caspar Hirschi en 2005, mais sur un terrain de commensurabilité). Pour Raedts, la figure et l'œuvre d'Ossian incarnent ce désir, qui trouve sa formulation classique dans l'œuvre de Herder (p. 160–176). Or la quête de l'authenticité allait de pair avec l'accent mis sur la particularité de chaque peuple ou nation, et cela de manière croissante: sous la bannière de la nation, les renvois au Moyen Âge acquirent des connotations politiques de plus en plus agressives. Les interprétations du passé lointain n'étaient cependant pas univoques: si Friedrich von Raumer soulignait l'importance de la pluralité vitale de l'ancien Empire romano-germanique (p. 229–233), Heinrich Luden, le premier à écrire une histoire du »peuple« allemand, déplorait le rôle de la noblesse qui aurait abouti à un déchirement politique (p. 233–239).

L'époque inspirait d'ailleurs non seulement des réflexions politiques, mais aussi des idéologies sociales. Certes, il n'est pas surprenant que des penseurs catholiques se soient inspirés du Moyen Âge – l'auteur souligne les exemples de Félicité Robert de Lamennais et de Prosper Guéranger en France (p. 279–288) et de Wilhelm Emanuel von Ketteler en Allemagne (p. 290–294) –, et la même chose vaut pour les idéologies nationalistes, dont Raedts cite les représentants allemands mais aussi anglais, comme Charles Kingsley (p. 313–315) et John Richard Green (p. 315–318). Bien plus surprenants sont cependant les renvois au Moyen Âge de la part des penseurs socialistes

comme Karl Marx (p. 294–298), Saint-Simon, qui soulignait l'importance de »l'unité morale« pour toute société bien organisée (p. 298–302, ici p. 301), et William Morris, qui s'inspirait des conditions de production et de l'organisation des guildes médiévales (p. 302–308). Le chapitre suit les développements du discours nationaliste jusqu'à la fin du XIX^e siècle – avec l'affaire Dreyfus et l'antisémitisme de Drumont et Barrès en France (p. 320–326), et avec les propos expansionnistes de Heinrich von Treitschke et de Karl Lamprecht en Allemagne (p. 330–338).

Dans sa conclusion, Raedts rappelle l'exemple de Thomas Mann et les discussions mises en scène dans »La montagne magique« et illustre ainsi l'ambivalence et les dangers du Moyen Âge comme point de référence pour des discours actualisants. Si la dimension du particularisme identitaire fut inscrite dans le concept dès ses débuts (p. 349), depuis l'époque (et avec l'œuvre) d'un Jacob Burckhardt, il devint le »domaine de tous les critiques de la société libérale-démocratique, c'est-à-dire avant tout des catholiques, des socialistes et des nationalistes ethniques« (p. 353). Que faire, donc, de cette époque visiblement problématique? L'auteur dénonce toute tentative d'actualisation, par exemple en mettant l'accent sur le rôle des marginaux et des opprimés, démarche qui aurait dominé la recherche au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle (p. 354). Considérant ce type d'approche comme dangereux, Raedts plaide pour une historisation conséquente, tout en proposant un nouvel ordre chronologique: selon lui, même les motifs véhiculés dans des produits médiévalisants contemporains (à l'instar du »Seigneur des anneaux«) seraient affectés par l'expérience des totalitarismes du XX^e siècle. Dans cette perspective, les renvois à l'époque ne possèdent plus de potentiel politique créateur, comme le constate l'auteur en accord avec Valentin Groebner (p. 359–360). Ce constat, qui risque par ailleurs de faire ignorer les mauvaises utilisations du Moyen Âge dans le domaine politique actuel, amène l'auteur de manière quelque peu surprenante à proposer de définir désormais comme »Moyen Âge« la période entre 1000 et 1800 (p. 362). Il souligne en outre la valeur d'une perspective renouvelée qui incluerait, entre autres, un certain degré de transculturalité et de mise en valeur de l'altérité (p. 363–371). Ce dernier aspect s'harmonise bien avec les analyses du regretté Otto Gerhard Oexle, pour qui le Moyen Âge constituait »l'autre« propre aux »Européens«. Or, si cette altérité inclut désormais des phénomènes globaux, cette particularité sera inévitablement relativisée. Ceci n'implique aucunement le refus d'une histoire globale, bien au contraire, mais nous devons réaliser que la catégorie de »nos ancêtres« (p. 370) est en réalité bien plus variée que les approches traditionnelles ne le laissent soupçonner!

En résumé, Raedts présente un ouvrage informatif et écrit de façon agréable, dont la traduction allemande est le plus souvent réussie (si l'on fait abstraction de quelques formules et notions déroutantes, comme »Realismus« pour »Royalismus«, p. 320). L'argumentation ouvre de nouvelles perspectives en ce qu'il permet d'apprécier la polyvalence des renvois au Moyen Âge, avant tout dans la folle époque de l'histoire (médiévale) que fut le XIX^e siècle. Si certains faits étaient connus, le plaidoyer final invite à poursuivre le débat et la réflexion. Dans le sens d'une complémentarité des

perspectives, il serait souhaitable qu'une traduction française soit bientôt disponible.